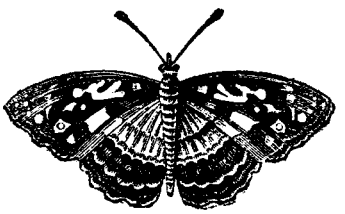
N° 68. — SAMEDI, 23 FÉVRIER 1833.

Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue Romarin, n. 1; Mlle Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON *1893*

LE PAPILLON,

JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉATRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

LE DERNIER BAL.

Pour la dernière fois, à nous le bal! Le bal que nous aimons, avec ses folles joies, ses étreintes de mains, ses doux propos jetés au riant mélange des quadrilles.

Dansez, jeunes gens, dansez! Enlacez les nœuds de la contredanse folâtre, arrondissez la valse rapide, emblême de cette vie tourbillonnante, agitée, qui ne fait que passer sur la terre.

Le chagrin n'est pas admis à ces fêtes; réjouissez-vous pour la dernière fois, car voici finir le carnaval chéri. Le plaisir passe vite! Un jour encore échappez aux travaux accoutumés, aux soucis de toutes les heures, aux sérieuses préoccupations de la politique. Dansez! demain, et bien long-temps après, vous ne danserez plus! à moins qu'au printemps le vent de la guerre en soufflant n'amène une autre danse. Alors la France entière se lèverait comme un seul homme pour marcher aux combats; alors vous danseriez en attendant mieux, ainsi que l'ont fait nos pères, au son du canon, autour des feux du camp, sous les lambris étoilés du ciel.

Je dis en attendant mieux, car en vérité, je vous l'assure, il est de bien belles salles de bal à Vienne et à Berlin. Nos pères en savent quelque chose!

Que si par malheur un boulet trouble-fête doit vous rompre les jambes au milieu de la ronde du bivouac, à plus forte raison dansez aujourd'hui. Que si au contraire la comète de 1835 doit vous respecter comme celle de 1832, le temps viendra bientôt où vous ne voudrez plus danser.

Les graves soucis de l'âge mûr, les chagrins, les passions, les places, tout cela, en blanchissant vos cheveux, dessèchera vos cœurs et flétrira vos ames. Vous serez blasés, fatigués de jouissances autant que de douleurs, et ne trouvant plus qu'amertume aux coupes de la vie, vous vous lèverez avant la fin du banquet, pareils à des convives rassasiés.

Quand vous irez alors dans ces bals où, comme aujourd'hui, bruira une ardente jeunesse, avide de plaisirs, oublieuse de ses destins, nonchalante de l'avenir, vous chercherez tristement à quel foyer inconnu s'allument tant de joyeux regards, à quelle source, perdue pour vous, s'abreuvent ces aimables sourires. Philosophes moroses, fermant les yeux et vous bouchant les oreilles aux accords si enivrans d'une musique harmonieuse, vous demanderez avec un rire de fiel quel secret ressort fait bondir toutes ces marionnettes, quelle volupté trouvent ces belles dames à froisser leurs toilettes si fraîches dans l'embarras désastreux d'une chaîne anglaise; alors vous serez bien raisonnables; oui, mais vous serez bien malheureux! Car vos rêves seront détruits, et qu'est-ce que le bonheur? un rêve!

N'attendez donc pas le réveil; dansez encore aujourd'hui; saisissez le plaisir au vol; il passe vite le plaisir, en ces jours surtout, vite comme l'éclair du soir, comme l'eau du torrent, comme le feu follet qui s'est égaré dans l'immensité des cieux!

Vous aussi, jeunes filles aux formes sveltes, aux sourires enchanteurs, que vos heures volent mollement l'une à l'autre enchaînées; dansez, jeunes filles, dansez!

De l'heure fugitive,
Hâtez-vous, jouissez;
Le temps n'a point de rive,
Il coule... et vous passez!

Dansez, jeunes filles, dansez; et la nuit prochaine, lorsque vous aurez quitté vos élégantes parures et que vous n'en serez que plus belles, les suaves accens de l'orchestre, les gracieux souvenirs du bal viendront charmer vos rêves et caresser votre ame assoupie. Doux prestige de poésie et d'amour, ces sylphes gracieux vous berceront dans vos couches voluptueuses.

Hélas dès demain elles seront flétries vos élégantes parures de ce soir; vous le voyez donc, jeunes filles, tout passe, jeunesse, beauté. Ces parures que vous idolatrez parce que vous croyez qu'elles vous rendent plus jolies, dès demain elles seront ensevelies dans le carton solitaire. Heureuses si un deuil prochain ne vous en défend pas l'usage. Profitez donc du plaisir; il ne sera plus temps de le chercher alors que vous aurez des rides, alors seulement que vous serez mères. Jouissez du présent, qu'importe l'avenir! Le plaisir s'évanouit comme une rose effeuillée.

Mais vous tous, si vous connaissez un malheureux sans pain, les joues creuses, l'œil éteint par la misère, tel que l'a dépeint naguères Victor Hugo aux énergiques accens, et vous en connaissez! donnez lui de grâce une obole sur vos plaisirs. Sinon il ira parmi les curieux admirateurs de vos jeux coller sa face bleue et ses lèvres pâlies aux vitres de la salle éblouissante de vos fêtes, et, à cette fantastique apparition, vous croirez voir la mort qui vient se mêler à vos plaisirs, comme elle vient toujours, sans être invitée, et qui dans la foule enivrée choisit quelquefois pour victimes le plus joyeux et la plus belle!

GEORGES.

On disait qu'il était fou, ce pauvre Georges! — On disait cela parce que Georges avait vingt-deux ans, qu'il aimait de toute son ame, et qu'il croyait encore à la parole de sa maîtresse. Si c'est là de la folie, damnation sur le monde! — il n'a pas compris le fanatisme de l'amour, cette religion de tous les temps, de tous les corps! — Damnation sur le monde! — le voilà réduit à l'action du cadavre : il se chauffe le dos au soleil jusqu'au jour de la décomposition. Puis, ce jour là, passe un balayeur de rue; il relève le tout sur sa pelle, et selon que cette boue lui paraît bonne ou mauvaise, il la jette dans le fleuve ou dans son tombereau. — Oh! misères!

Au milieu de cette société toute matérielle et qui meurt tout entière quand elle meurt, Georges avait su garder tout le spiritualisme de son enfance. Il croyait à l'idée de Platon, et il avait cherché long-temps, autour de lui, s'il n'y avait pas une ame qui dût compléter la sienne, un corps qui dût achever sa création. Il avait tout trouvé.

Un soir, Marie écrivit à Georges : « Quand ta main » eut touché ma main, quand ton regard eut brûlé » mon regard, je compris ce que devait être ton » amour, et je voulus t'inspirer de l'amour. »

Et dès ce jour, les deux amans se devinèrent. Ils savaient qu'ils devaient se voir *là* et qu'ils ne se verraient point *ici*; ils savaient mille choses encore qu'ils ne s'étaient jamais dites, et que, par une harmonisation sympathique de leurs ames, ils avaient pensé tous deux, le même jour, à la même heure! Quand l'un souffrait, l'autre souffrait aussi. Ils s'interrogeaient du regard, et sans que leurs bouches se fussent entr'ouvertes, ils s'étaient dit des choses que cent volumes ne porteraient pas. C'est qu'en vérité, ils étaient bien nés l'un pour l'autre, avec une seule ame pour leurs deux corps, une seule pensée pour leurs deux intelligences. Et celui qui eût voulu dissoudre ce mariage de Dieu, celui-là eût été criminel et profanateur.

Les deux amans se l'étaient dit; et, un soir qu'un homme avait demandé la main de Marie, non par amour, non par force, mais comme on va marchander une enseigne ou une pendule; Marie et Georges se réunirent à neuf heures. — Ils ne passèrent pas dix minutes ensemble.

Oh! mais, ces dix minutes!!! — Ce fut un siècle! Une femme était vendue, marquée... On allait la livrer... Elle se pendit au cou de Georges, leurs bouches se fondirent l'une dans l'autre.

Leur haleine brûlait comme une vapeur de feu, et séchait sur leurs joues les larmes dont elles étaient inondées. — Oh! qu'ils s'aimaient ardemment, ces deux là! Tout l'un par l'autre, tout l'un pour l'autre!

Leurs poitrines étaient gonflées; ils étouffaient : il fallut que leurs lèvres se disjoignissent un instant... Ils seraient morts faute d'air! — Alors ils purent se parler :

— Tu seras à moi?... Et Georges pleurait.

— Marie l'étreignit plus étroitement, et nul n'entendit ces mots qu'elle lui dit, car elle les lui dit entre les lèvres, et le souffle qui les portait dévorait Georges jusqu'au fond de son ame... « Oui! oui! à toi! » rien qu'à toi! »

Oh! comme le monde dirait qu'ils sont fous, si le monde savait tout cela; le monde qui raisonne, qui sait compter et qui ne vit pas; le monde qui a les joues pleines, les regards froids, les lèvres rosées; le monde qui s'en va les mains dans ses poches, qui regarde où il met le pied, et ne s'est jamais arrêté pour voir la lune ou une belle étoile.

Malédiction sur ce monde! Il étendit un cercle de fer autour de Marie, enlaça tous ses membres, et la ravit à elle même. — Un jour Georges apprit qu'elle était partie, qu'on l'avait emmenée et qu'on la gardait pour toujours; sa Marie, sa Marie, à lui, la sienne! Car elle était la sienne, et nul ne pouvait y toucher sans être sacrilége.

Ce fut dans la tête de Georges un effroyable soulèvement, une émeute de toutes ses pensées. Après Marie, Georges n'avait plus rien, et Georges voulait Marie — DANS CE MONDE OU DANS L'AUTRE!

Un matin, quelques mois après les dix minutes de Georges et de Marie, un crieur public passait sous mes fenêtres :

— « Voici qui est curieux z'et intéressant à lire! » Vous y verrez comme quoi, M. Georges ayant dé» couvert la retraite où l'on retenait une jeune fille » qu'il aimait, les deux amans s'enfermèrent dans une » chambre où ils s'*asficièrent* collectivement! Allons, » Messieurs, cela ne se vend qu'un sou, pas davan» tage! »

Oh! ce fut alors qu'on blasphêma sur le nom de Georges et de Marie... On en parla trois jours!

Mais on ne dit plus qu'ils ne s'aimaient pas!

Le monde avait dit cela, pourtant; mais quel monde? Le monde qui va les mains dans ses poches, siffle Antony et s'épanouit de joie quand deux chiens se battent ou qu'un chat crie, la patte prise dans une porte.

L.-A. BERTHAUD.

PROMENADE.

Le soleil va mourir, ô ma jeune beauté!
Après les feux du jour cherchons le frais; l'été,
Cette année, est si chaud! viens, tandis que la terre
Et le ciel vêtiront les voiles de la nuit,
Nous nous dirons tout bas ces choses du mystère
Qu'il est si doux d'entendre à l'heure où le jour fuit.

Avançons. Les troupeaux à l'étable champêtre
Rentrent; et l'humble enfant qui les a menés paître,
En passant, coupe à l'arbre nne branche qui pend;
Du rossignol, posé sur sa couche de mousse,
La voix mélancolique et douce
Telle qu'un chant d'adieu dans les airs se répand.

Voilà le gai chasseur, las de courir la plaine,
Qui revient en sifflant, sa gibecière pleine,
Ses deux chiens devant lui, son fusil dans sa main;
Et, de ce côté, passe une jeune famille,
Après avoir joué, dansé sous la charmille,
Regagnant son séjour pour revenir demain.

Arrêtons-nous ici, jeune fille timide;
Le gazon y paraît plus tendre et moins humide;
Sois sans crainte et prends place auprès de ton amant,
Lève tes yeux chéris; sous quel dais magnifique
La nature s'endort, pieuse et pacifique,
Dans un muet recueillement!

Vois-tu l'astre du jour, au bout de sa carrière,
Pour l'éteindre à la fois ramasser sa lumière.
Il embrase les airs de ses riches couleurs;
Il prête la parure aux nuages qui passent,
Où se rassemblent et s'entassent,
Ainsi qu'autour d'un roi qui tombe, les malheurs.

Comme un fleuve en un champ roulant des flots funèbres,
Dans l'autre part du ciel s'étendent les ténèbres;
Sur l'azur pâlissant la nuit court à grands pas,
Les étoiles déjà flambent l'une après l'une
Blanches, rares encor. Le disque de la lune
Entre les arbres noirs se balance là-bas.

Auprès de nous le lac, dans ses eaux transparentes,
Réfléchit du soleil les clartés expirantes;
La brise sur son sein gémit avec langueur,
Et la terre assombrie élève ses murmures
De vents, de feuilles, de ramures,
Comme un hymne vers le Seigneur.

Oh! de l'aigle sacré qui me donnera l'aile,
Pour m'élancer aux cieux! Cette heure solennelle,
Ce spectacle pompeux étalé devant moi
Me jette en des transports que je ne puis décrire;
Rien ne l'égale, — rien, qu'un baiser, un sourire,
Un doux regard venant de toi;

Toi qui réalisas l'idéale maîtresse
Que j'avais tant de fois rêvée en ma détresse;
Toi qui remplis ma vie, et d'amour a nourri
Mon ame, avant le temps d'espérances forclose,
Si tu n'avais paru; toi, la dernière rose
Laissée à mon printemps, qui fut bien mal fleuri.

JOGUET.

CHRONIQUES LYONNAISES.

Le nommé Guerre, condamné à mort, le 3 décembre dernier, pour un double assassinat suivi de vol, a été exécuté, mercredi matin, sur la place affectée aujourd'hui à cette triste destination. Une foule assez nombreuse, assistait à ce dégoûtant spectacle. Les St-Simoniens, dont la principale habitation est située sur la même place avaient cru devoir, au nom de l'humanité, protester moralement contre la peine de

mort, en tapissant l'extérieur de leur domicile de tentures noires sur lesquelles on lisait en gros caractères : *Plus de sang!* le commissaire de police, a dit-on, par ordre supérieur, fait enlever cet emblême de deuil qui ne nous paraît cependant pas avoir rien eu d'hostile, soit contre la société, soit contre le pouvoir chargé de la défendre.

— La question des théâtres est, selon nous, une question très-grave, et nous ne pouvons qu'applaudir au zèle que montrent en ce moment les artistes pour conserver à la seconde ville de France un genre de plaisirs aussi utile à ses intérêts matériels qu'à ses jouissances intellectuelles. Mais, pour parvenir à ce but avantageux, un supplément de subvention était nécessaire, puisque la ville ne pouvait ou ne voulait pas allouer plus de 90 fr. *par jour de spectacle*. Ces messieurs, en garantissant aux emplois secondaires la totalité de leurs appointemens, et en se contentant pour eux du *prorata*, ont trouvé le moyen de parer à toute espèce de chance défavorable et de combler le déficit présumé entre les dépenses et les recettes.

La modique somme de 100 fr., à laquelle est fixée la souscription ouverte pour assurer le service théâtral de l'année prochaine, permet à un grand nombre de citoyens d'y prendre part, et déjà plus de la moitié des signatures nécessaires a été obtenue. Les autorités se sont empressées de concourir, ainsi que nos sommités commerciales, à une opération dont chacun doit désirer le succès. M. le préfet, protecteur éclairé des arts, a seul souscrit pour trois actions, et son exemple trouvera sans doute des imitateurs parmi les riches habitans de notre ville.

Les souscripteurs qui s'abonneront, pour l'année, au Grand-Théâtre ne payeront que 200 f. au lieu de 240 fr., prix établi; ce ne sera donc pour eux que 60 fr. de consacrés à la prospérité de nos théâtres. Les fonds seront déposés chez Me Laforest, notaire, et l'on peut souscrire, dès à présent, au Bureau de notre Journal.

— Parmi les publications nouvelles qui obtiennent et méritent le plus de succès, nous citerons les INSOMNIES, *par MM. Jacques Arago et Kermel.* Ce volume contient douze nouvelles, toutes d'un intérêt puissant et d'un style très-remarquable. Nous reviendrons, au reste, sur cet ouvrage, qui nous paraît digne d'un examen détaillé et consciencieux.

— Cossard vient d'être appelé à la Comédie-Française pour l'année prochaine. C'est en effet le seul théâtre où son talent puisse être apprécié comme il le mérite; mais il est cruel pour nous de voir échapper ainsi, un à un, tous les artistes que le public affectionnait à juste titre. Ceux qui minent de gaîté de cœur notre avenir dramatique sont bien ignorans ou bien coupables!

— *Les compagnons de la* FEMME continuent la publication que nous avons annoncée, sous le titre de : 1833 *ou l'année de la* MÈRE. Dans la seconde livraison, qui vient de paraître, E. Barrault, chef des compagnons, annonce sa mission et celle de quelques-uns de ses frères en Orient.

— On vient de publier, à Paris, *Lucrèce Borgia*, drame de Victor Hugo, qui a obtenu un si brillant succès. On le trouve, à Lyon, chez Mme Bohaire, rue Puits-Gaillot; et il faut espérer que la direction s'empressera de monter ce magnifique ouvrage avec toute la célérité possible. Les plaisirs du public s'y trouveront comme ses propres intérêts.

— C'est mardi prochain que la foule se portera aux Célestins pour le *bénéfice* de Prudent. Un acteur aimé et des ouvrages nouveaux, dont deux sont éprouvés par un succès continu dans la capitale, en voilà plus qu'il n'en faut.

Les *Vieux Péchés* et *l'Art de ne pas monter sa garde* auront donc de nombreux témoins, et *la Machine Infernale*, drame historique, qui retrace les principales circonstances de l'attentat du 3 nivôse, an VIII, ne manquera pas d'exciter la curiosité publique. Prudent a bien choisi son spectacle, et un spectacle bien choisi ne manque jamais son effet. Nous souhaitons seulement que mardi le public soit aussi content de sa soirée que le bénéficiaire.

— Un peintre-vitrier, travaillant au haut d'une échelle, dans la rue Henry, en a été précipité par le choc d'une charrette, et a été gravement mutilé dans la chute, au point qu'on désespère de ses jours; le charretier a été arrêté.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1893

Avis Divers.

RHUMES, CATARRHES.

Au moyen des Pastilles on guérit très-promptement les Rhumes, et on empêche les Catarrhes de dégénérer en Phthisie. D'innombrables guérisons ont fait la fortune de ce remède et lui ont donné une réputation colossale et justement méritée.

Prix : une dose contre le Rhume. . . 2 f. 25 c.
une dose contre les Catarrhes. . 1 f. 75 c.

Une seule dose de 2 f. 25 c. suffit pour guérir un Rhume.

Le dépôt à Lyon, est chez M. Gauthey pharmacien.

Chaque boîte est renfermée dans une enveloppe revêtue du cachet et du paraphe de M. LEPÈRE.

— M.me CHEVALIER, artiste attachée au Grand-Théâtre, a l'honneur d'informer le public qu'elle tient ouvert à son domicile, place du Plâtre, n. 18, au troisième, un magasin parfaitement assorti en costumes de bal, dominos, habits de caractère, etc., etc. Tous ces costumes sont de la plus grande fraîcheur et de la plus grande élégance; les personnes qui autrefois faisaient à grands frais des déguisemens pour bals de société, pourront, cette année, s'éviter cette dépense en visitant l'assortiment de M.me Chevalier, où elles trouveront, à des prix très-modérés, tout ce qu'elles pourront désirer de plus riche et de plus *fashionable* en ce genre.

LYON. D.-L. AYNÉ, IMPRIMEUR. — EUGÈNE DE LAMERLIÈRE, GÉRANT.